



(Se) transformer en racontant nos initiatives collectives

*Pour quoi, pour qui et comment
faire récit ?*





Periferia aisbl

Rue de la Colonne, 1

1080 Bruxelles

contact@periferia.be

+32 (0) 2 544 07 93

www.periferia.be

Rédaction et conception graphique : Periferia aisbl

1ère Edition 2015

Toute reproduction autorisée et encouragée sous réserve de citer la source

INTRODUCTION

Des récits d'expérience collective... serait-ce devenu une mode ?

Depuis plusieurs années, on voit apparaître çà et là des initiatives et rencontres qui prônent le récit et invitent à se raconter, partager ses expériences, faire savoir, les transmettre...

L'intention paraît séduisante et on aurait tendance à s'y engouffrer... mais pourquoi cet engouement ? C'est l'une des questions que ce document aborde pour mieux comprendre les raisons – affirmées ou sous-entendues – de ces récits. En s'appuyant sur plusieurs pratiques, nous nous poserons non seulement la question du Pourquoi faire récit ? mais aussi celle de Pour qui faire récit ? Nous verrons également combien les réponses à ces deux premières questions conditionnent la manière de construire et penser les récits.

Partir de pratiques de terrain

L'association Periferia est engagée depuis plus de 15 ans, avec «arpenteurs en France», dans des processus alliant récits et rencontres citoyennes, principalement à partir du programme Capacitation Citoyenne. Solidarité des Alternatives Wallonnes et Bruxelloises (SAW-B) a initié ces dernières années l'écriture de récits au sein d'entreprises d'économie sociale, et plus récemment avec des collectifs citoyens engagés dans des démarches en lien avec d'autres formes d'économie.

Ensemble, nous avons croisé et questionné nos pratiques, conscients qu'il existe aujourd'hui de nombreuses démarches et équipes qui travaillent sur la base de récits. L'idée de cette publication est d'encourager la réflexion sur le(s) sens et modes de faire récit.

Et qu'est-ce que ça change ?



L'économie sociale propose une alternative économique et sociale. Mais en fait, que change-t-elle ? Nous pensons que les personnes les mieux placées pour répondre sont celles qui « font » l'économie sociale, qui la vivent au quotidien.

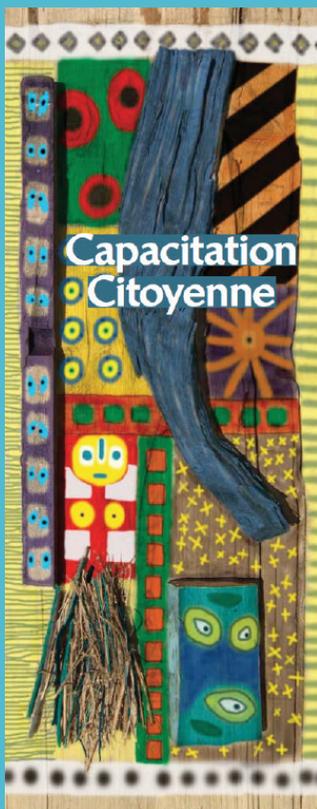
Dans trois entreprises (la coopérative de travailleurs Cherbai, l'entreprise de formation par le travail Forma et l'entreprise de travail adapté La Ferme Nos Pilifs), SAW-B a proposé aux travailleurs intéressés d'écrire un récit collectif à propos des changements que leur entreprise vit ou a vécu mais aussi ceux qu'elle produit, ceux auxquels elle contribue.

Sur la base des résultats obtenus, qui nous ont interpellés, nous avons donc décidé d'y consacrer notre étude 2014. Deux ateliers ont été organisés pour discuter, sur base de la lecture des récits, la question du changement et du mouvement social. L'ensemble de ce travail (des récits jusqu'à l'étude) a été réalisé avec l'association Inter-Mondes (www.inter-mondes.org).

Les trois récits co-produits sont disponibles sur le site de SAW-B (www.saw-b.be) :

- Cherbai (www.saw-b.be/spip/IMG/pdf/recit_cherbai_web.pdf)
- Forma (www.saw-b.be/spip/IMG/pdf/recit_forma_web.pdf)
- La Ferme Nos Pilifs (www.saw-b.be/spip/IMG/pdf/recit_nospilifs_web.pdf)
- L'étude 2014: «Les récits de l'économie sociale» (www.saw-b.be/spip/IMG/pdf/etude_2014_web.pdf)

Ensemble, on est plus forts

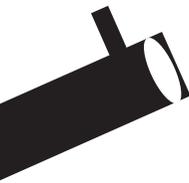


Capacitation citoyenne est composé d'une centaine de collectifs et associations (collectifs d'habitants, de chômeurs, d'habitants de la rue, de sans-papiers, d'artistes...) provenant principalement de France et de Belgique. L'objectif du réseau est d'échanger et de renforcer les capacités des individus et des collectifs en mettant à disposition une série de moyens et d'espaces de rencontre.

La démarche de Capacitation place l'individu et le collectif comme acteurs de leur propre transformation et de la transformation de leur environnement. Il s'agit donc de valoriser les expériences, de renforcer les capacités et de développer les énergies. Capacitation cherche également à encourager le travail avec les institutions et le monde politique pour augmenter les interactions.

Le programme se structure autour de l'implication de groupes, la présentation de leur expérience et de leur démarche par le biais de « livrets Capacitation citoyenne » ou de reportages, des rencontres thématiques et des Karavanes dans l'espace public.

**Plusieurs dizaines de livrets téléchargeables sur
www.capacitation-citoyenne.org**



« Tant que les lapins n'auront pas d'historien, l'histoire sera racontée par les chasseurs »

Howard Zinn, en parlant de son projet de film « une histoire populaire américaine »

« Rouvrir le champ des pensables, c'est rouvrir le champ des possibles. »

« En effet, en mettant en parallèle son histoire personnelle avec une histoire collective, on peut réaliser en quoi notre histoire fait aussi partie de la « grande histoire » (en fait, on désacralise aussi cette histoire des grands hommes qu'on apprend à l'école, qui nous est extérieure), on s'en rend compte d'une part en croisant notre histoire avec des événements de la grande, en comprenant aussi que cette dernière a pu agir sur nos choix mais aussi que nous partageons une manière de penser, des souvenirs — qui du coup deviennent historiques — avec d'autres. Ainsi, si l'Histoire a pu agir sur nous, c'est que nous pouvons aussi agir sur elle, elle ne nous est pas extérieure. »

Extrait de « Récits de vie », les cahiers du pavé #3, 2014, P.19

DE QUELS RÉCITS PARLE-T-ON ?

A côté de l'Histoire qui s'écrit sans qu'on ne la comprenne toujours, ou sans nous y reconnaître, tous, nous construisons des morceaux d'histoire, même si nous ne nous en rendons que rarement compte. Les héros, les prouesses et les événements exceptionnels s'écrivent dans nombre de livres, mais où avons-nous l'occasion de raconter nos batailles, nos conquêtes et tous ces (petits) changements que nous provoquons et qui font que la vie prend davantage de sens ?

Çà et là on entend parler de récits, il s'en écrit beaucoup, c'est dans l'air du temps. Serait-ce la fin des grands récits et serions-nous entrés dans l'ère des récits d'expériences, plus proches des gens, construits par et avec les personnes concernées ?

En quête de (vraies) paroles

Cette idée de « parole vraie » est certainement un peu simpliste, mais la multiplicité des initiatives qui redonnent du sens aux paroles des personnes interroge la notion d'une seule histoire dans laquelle chacun s'inscrirait. Pourtant, de tout temps, les textes ont raconté les combats individuels et collectifs; aujourd'hui il est sans doute juste de dire qu'on met davantage de mots sur les expériences quotidiennes, en (re)donnant de l'importance aux personnes et à leurs parcours.

Les récits d'expérience abordés dans cette publication questionnent le rôle traditionnellement attribué aux « détenteurs de savoirs » qui seraient les seuls en capacité d'analyser les comportements et réactions des personnes et à en tirer des conclusions valables pour toute la société. Les récits participent à une recherche d'authenticité, construite par les personnes concernées, sans qu'il ne faille passer par le filtre ou la caution des chercheurs pour être exprimée publiquement.

Attention aux interprétations !

Sans tomber dans l'angélisme de la parole spontanée, ce type de récits donne une légitimité aux savoirs, propositions et analyses élaborés à partir de la rencontre entre citoyens. C'est avant tout ce croisement de points de vue entre les personnes du collectif, souvent interrogées par un animateur extérieur, qui construit la légitimité et la force de la parole collective.

Faire récit, c'est veiller à ne pas déformer la parole exprimée, peu importe celui qui a la responsabilité de rédiger le texte. On s'approche de la notion de l'écrivain public qui propose une rédaction de ce qui se dit dans le groupe, qui soulève des questions, mais sans orienter l'analyse en fonction de son intérêt et de ses propres questions ou positions.

Il ne s'agit pas ici d'opposer citoyens et chercheurs, mais de rééquilibrer les apports des uns et des autres. Pour cela, la révision permanente du récit par le collectif et les personnes concernées est centrale tout au long de la phase de rédaction.

Paroles individuelles et expressions collectives

Pour raconter ces initiatives collectives, les récits s'écrivent à partir des paroles individuelles. Dans les expériences présentées dans cette publication, une large place est laissée aux expressions individuelles qui, une fois mises en débat au sein du groupe, deviennent des bribes du récit collectif. On est donc loin du recueil qui se limiterait à compiler des points de vue individuels.

Les récits collectifs constituent des espaces de réflexion et d'analyse de sa pratique, ils regroupent des participants qui développent une action commune, qu'elle s'inscrive dans le cadre d'un travail en entreprise, d'une démarche citoyenne volontaire, d'un processus de longue haleine ou de plus courte durée.

Des récits de ce type, il en existe beaucoup : certains en images, d'autres sous forme de podcast ; ceux dont il est question ici sont écrits. Même à l'heure du virtuel et de l'image, on constate la force de l'écrit car il permet de raconter avec nuance et précision, il est un moyen de transmettre à d'autres, il constitue une ressource largement disponible (notamment grâce au Net). L'écrit aide à s'inscrire progressivement dans l'histoire... il permet d'exister et d'être reconnu.

Pas spécialement de « grandes » histoires !

Les pratiques présentées aux pages précédentes montrent, chacune à leur façon, que les groupes avec lesquels se sont construits des récits n'étaient pas nécessairement « demandeurs » au départ. Ils ont la plupart du temps été sollicités par Periferia et « arpenteurs », SAW-B ou d'autres organisations qui considéraient qu'ils avaient quelque chose à transmettre.

« Un jour, il y a cet étranger qui arrive. Il vient du pays voisin ou d'une autre ville. On ne le connaît pas, on ne sait pas trop comment il a entendu parler de nous, ni pourquoi il vient... Il parle de faire un livret avec nous sur ce qu'on fait, que ça peut en intéresser d'autres... Mais on n'est jamais venu nous dire ça avant ! Si peu de gens s'intéressent à nous. On essaie juste d'améliorer un peu la vie dans le quartier... »



Extrait de « Pour faire société, on est capables de tout », Capacitation Citoyenne, Couleur Livres, 2013, p.71.

Ici apparaît le rôle de la personne extérieure qui vient proposer à un collectif l'idée d'un récit. L'intention peut être celle de proposer une réflexion du groupe sur ce qu'il fait ou la construction d'un texte qui aide à faire connaître une expérience, souvent avec l'idée qu'elle peut en inspirer d'autres.

« Nous avons désespérément besoin d'autres histoires, des histoires racontant comment des situations peuvent être transformées lorsque ceux qui les subissent réussissent à les penser ensemble. Non des histoires morales, mais des histoires techniques à propos de ce type de réussite, des pièges auxquels il s'est agi, pour chacune d'échapper, des contraintes dont elle a reconnu l'importance bref des histoires qui portent sur le penser ensemble comme œuvre à faire ».



STENGERS Isabelle, Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient, La Découverte, Paris, 2009, p. 173.

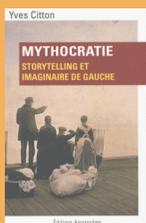
Un besoin de changement

Cette invitation de la philosophe Isabelle Stengers (lire ci-dessus) montre un besoin qui va au-delà de l'idée d'un groupe qui veut montrer son expérience ou de l'une ou l'autre démarche à mettre en lumière. Il s'agit bien de répondre à un manque profond dans la société, à un besoin de voir comment des actions collectives arrivent à changer, réellement ou de manière imaginaire – comme le souligne Yves Citton (voir ci-contre) – les situations qu'elles traversent.

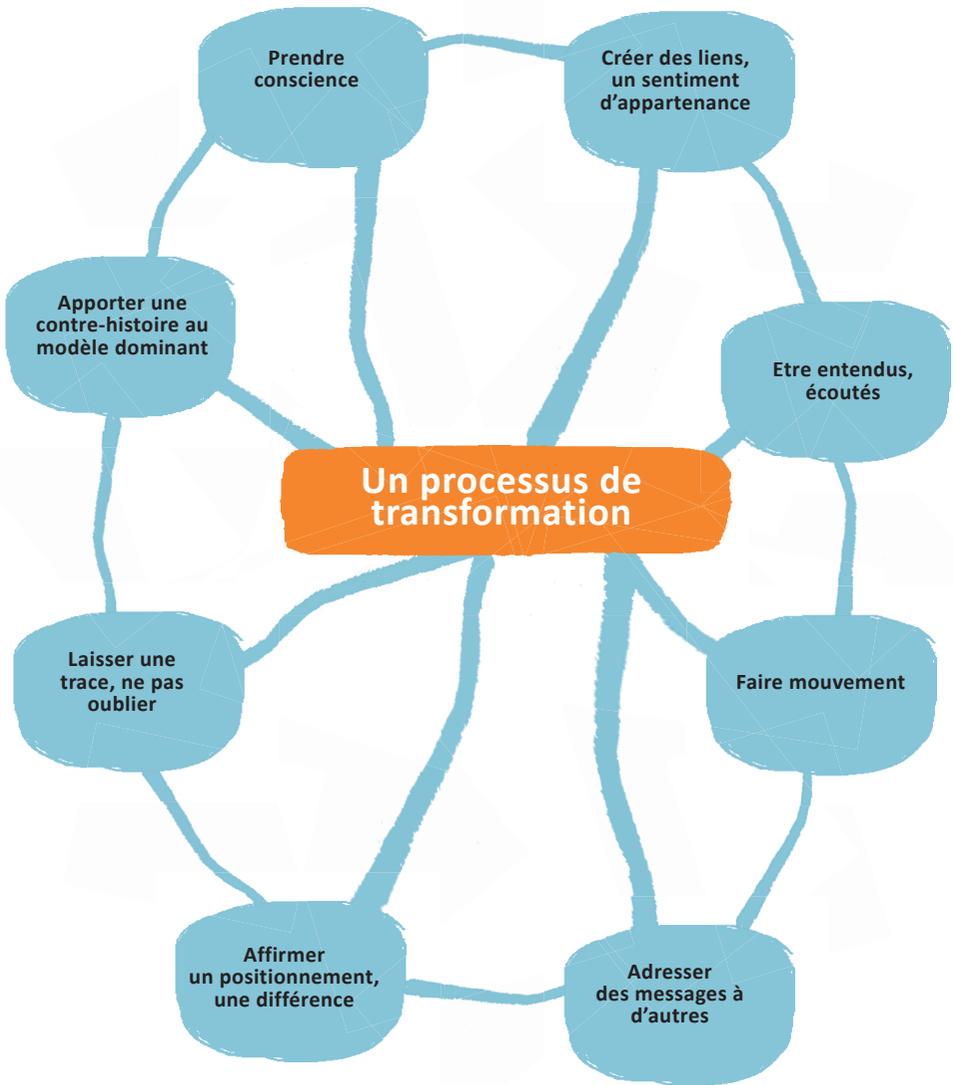
D'autres philosophes, notamment Pierre Rosanvallon, affirment aussi ce besoin de récits d'expérience pour s'inscrire dans l'Histoire, voire même pour exister. Au-delà de cette incitation partagée par de nombreuses personnes, professionnels et penseurs, le chapitre suivant souligne différents sens du « Pourquoi faire récit ? ».

« Nul n'est encore parvenu à déterminer ce que peut être un récit. Certains s'offusquent des « mythes » dont on nous berce ; d'autres dénoncent « les histoires » qu'on nous raconte ; d'autres encore veulent croire qu'il suffit de trouver la bonne « story » pour mener les ânes aux urnes, les moutons au supermarché et les fourmis au travail.

[...] Le terme de mythocratie ne renvoie [...] pas seulement à un régime politique dans lequel « on » se servirait cyniquement de contes de fée pour endormir des citoyens infantilisés. Il désigne aussi la capacité du « mythe » [...] à frayer de nouveaux devenirs, individuels et collectifs. « Essayer la mythocratie », pour reprendre la citation de Sun Ra, c'est précisément s'affronter à l'ambivalence qui permet au mythe (parole, histoire) à la fois de nous endormir et de nous faire rêver pendant notre sommeil, nous frayant par là-même un premier accès imaginaire à « ce que nous ne sommes jamais devenus de ce que nous devrions être ».



CITTON Yves, Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche, Ed. Amsterdam, Paris, 2010, p. 11 et 17.



EN PRODUISANT UN RÉCIT, QUE CHERCHE-T-ON ?

Il existe un a priori de bienveillance quand on parle de faire récit à partir des expériences et des vies des personnes. Pourtant il est essentiel d'aller plus loin et de ne pas rester avec la seule idée que « c'est bien de donner la parole aux gens ».

Quelle est l'intention profonde ? Qu'est ce qui se cache derrière l'idée du récit ?

C'est en échangeant nos expériences avec SAW-B que nous avons pu identifier une diversité d'objectifs qui montrent qu'il ne s'agit pas d'un simple écrit, mais d'un support de transformation sociale.

Prendre conscience

Pour un collectif, réussir à rédiger un texte qui explique qui il est, d'où il vient, ce qu'il fait et pourquoi, n'est vraiment pas chose facile. Surtout si ensuite il cherche à analyser ce que ça produit et transforme au niveau des personnes du collectif, dans l'environnement immédiat et même de manière plus large dans la société, les politiques publiques, etc. Pourtant c'est bien l'objet de cette prise de conscience en tant qu'organisation, collectif, entreprise... et devoir trouver les mots oblige à l'analyse.

Raconter suppose aussi de prendre une certaine distance entre ce que l'on a vécu, ce que l'on vit et ce que l'on dit. Ce recul nécessaire pour pouvoir transmettre des émotions et des faits permet d'avoir un autre regard sur sa propre histoire. C'est aussi grâce à ce regard nouveau et différent, que l'on prend conscience de son parcours et qu'on peut par la suite envisager de nouvelles manières de faire.

Dans les expériences analysées, les récits se font chaque fois avec l'aide d'une personne extérieure qui pose des questions, qui rédige des morceaux de texte (ou aide à leur écriture) et renvoie des images. Ces images sont des reflets de l'action du groupe, parfois surpris lui-même par ce qu'il renvoie chez une personne extérieure.



« Les livrets, c'est une reconnaissance et une prise de conscience des gens. Ils disent les choses pendant les rencontres. Et quand ils les relisent, ils découvrent que ce qu'ils disent a plus d'importance qu'ils ne le pensaient. »

Extrait de « Ce qu'apporte la Capacitacion Ciudadana », 2007, p.29.

Affirmer un positionnement, une différence

En écrivant, l'expérience se spécifie et, petit à petit, elle affirme des positions. Tout ce qui, avant le récit, se disait oralement, se racontait, prend alors une signification plus forte, parfois plus profonde. Les mots doivent être choisis pour qu'on s'y reconnaisse et c'est souvent l'occasion de débats de fond entre les participants.

Ceux qui sont arrivés plus récemment dans le groupe y découvrent parfois les fondements et les origines de l'action. Pour les plus anciens, il faut arriver à expliquer et transmettre les motivations initiales, leurs évolutions dans le temps... Tous ces moments aident à affirmer ou réaf-

firmer les positions communes, à se définir une identité collective. Le récit permet alors d'avoir une histoire commune.

Et comme on se définit souvent en fonction des autres, la réflexion qui accompagne l'élaboration d'un récit devient alors aussi le moment pour se démarquer d'autres initiatives, pour souligner qu'on est différent. SAW-B explique que l'idée des récits était à la base « *l'affirmation d'une conscience ou d'une manière différente de faire : en quoi l'économie sociale est-elle différente ? Les gens qui font l'économie sociale au quotidien sont-ils conscients de ce qu'ils font ? Se représentent-ils comme une alternative, quelque chose de différent ?* ».

Laisser une trace pour ne pas oublier

C'est avec ces deux phrases (voir ci-dessous) que les personnes de la communauté María Auxiliadora de Cochabamba en Bolivie expliquent l'importance d'avoir construit un récit autour de leur histoire, alors que la culture écrite n'y est pas très courante.

« Queremos dejar nuestra historia plasmada de forma escrita. » (Nous voulons inscrire notre histoire sous la forme d'un écrit)

« Es importante tener algo escrito para nuestros hijos. » (C'est important d'avoir quelque chose d'écrit pour nos enfants)



Extrait de « **Buscar un lugar... y construir una comunidad** », Comunidad Maria Auxiliadora, Bolivia, 2014, p.4. – livre rédigé par Periferia et la communauté Maria Auxiliadora.

Document disponible en espagnol sur le blog www.altoparlante.info

Pour une « Culture des précédents »

« Qu'est-ce encore que ce terme barbare ? Au commencement, il y avait une constatation qui me suivait partout, au travers de tous les milieux que je fréquentais. Au début brouillard, elle ne tarda pas à se faire lumière, mais elle n'avait toujours pas de nom. Ce constat que je me faisais était sur la capacité d' « amnésie collective » qui frappait tous ces groupes : coopérative, association et avant tout n'importe quel groupe affinitaire. Tel Sysippe faisant rouler son rocher en haut de la colline pour le voir redescendre et recommencer sans cesse, je voyais – et y participais bien sûr – tous ces collectifs condamnés à reproduire les mêmes schémas qu'ils soient erreurs, maladroites, pertes de temps, redites... Il s'agirait donc de s'appuyer sur deux types de savoirs, ceux déjà rencontrés en interne et ceux des collectifs qui nous ont précédés.

[...] car nous avons besoin d'une culture des précédents non seulement pour les savoirs qui pourraient la composer mais aussi pour la respiration, pour le dehors qu'elle serait susceptible de nous offrir : nous ne serions plus seuls au monde. De l'élan nous entrerait dans les plumes : on se sentirait précédé, inscrit dans une histoire qui pourrait nous rendre plus fort. Et puis l'inspiration nous gagnerait : "Tiens cette limite que l'on rencontre, d'autres l'ont dépassée de telle ou telle manière" ou "A entendre ce récit qui nous est rapporté, nous aurions tout intérêt à aiguïser notre vigilance sur tel ou tel point" ().* »



Extraits de « Pratiques collectives et cultures des précédents – l'expérience de dix collectifs du territoire breton », Benjamin Roux, 2012, p. 58.

(*) citation de David Vercateren, *Micropolitiques des groupes*; *Pour une écologie des pratiques collectives*, Paris, Editions Les prairies ordinaires, Collection « Essais », 2011 [2e éd. 2007]

Même si elle n'est pas affirmée dans tous les récits, il y a souvent une envie de laisser une trace de ce qu'avec d'autres, on a été capables de réaliser. Sans doute s'agit-il d'une manière d'affirmer que ce que l'on fait ensemble a du sens et apporte quelque chose à la société. Ce besoin de l'exprimer et de l'écrire peut être pour soi-même, comme pour d'autres (dans ce cas, leurs propres enfants). La notion de reconnaissance n'est donc pas étrangère à cette trace laissée, avec tout ce qu'elle amène de mise en valeur collective d'une démarche, d'un projet.

Cette mémoire révèle aussi toute son importance, à la lumière de la *Culture des précédents* (voir encadré ci-contre). Garder une trace de son histoire, c'est aussi permettre que d'autres s'en servent, comme apprentissage commun.

Adresser des messages à d'autres

En racontant son histoire, un collectif transmet une expérience, mais surtout ses idées. Il ne s'agit pas de le considérer comme une recette à reproduire ailleurs, comme un modèle à suivre. Le récit permet de comprendre dans quel contexte est née son initiative, comment il s'est organisé pour répondre à son objectif, etc.



« Ce sont principalement les femmes productrices qui brisent le mythe selon lequel les produits écologiques ne sont pas accessibles pour la population locale, disposant de faibles ressources », un des messages pour le futur de l'Eco-Feria (marché écologique à Cochabamba, Bolivie).

Derrière chaque expérience, on peut découvrir et lire des messages, des conseils, des recommandations : ils ne sont pas toujours formulés de manière explicite, et sont parfois sous-entendus à partir des commentaires exprimés par les participants.

Dans l'expérience des textes rédigés par Jorge Krekeler et publiés sur le blog Altoparlante, l'auteur propose des messages qu'il rédige à partir de ce qu'il a perçu de l'expérience et les soumet au collectif. Une fois adaptés et approuvés, ceux-ci deviennent des « messages pour le futur » adressés aux lecteurs.

Il s'agit d'expériences locales avec un potentiel de motivation et d'inspiration. *« Elles démontrent que d'autres formes de progrès et de bien-être collectif sont possibles. Ce sont des alternatives, construites à partir d'initiatives de personnes et de petits collectifs, qui ne disposent pas toujours de ressources externes. »*

Créer des liens, un sentiment d'appartenance

Que ce soit dans la démarche initiée avec des acteurs de l'économie sociale ou dans le cadre de Capacitation Citoyenne, des rencontres sont organisées entre les groupes qui ont produit un récit sous la forme d'un texte, d'un livret (voire parfois d'une vidéo). Qu'elles soient fréquentes ou pas, ces rencontres permettent d'établir des liens et des échanges entre les groupes. C'est l'occasion de découvrir d'autres initiatives, de partager des manières de faire.

Souvent, ces temps permettent de comprendre que, finalement, les groupes et organisations doivent faire face à des problèmes similaires : par exemple, comment arrive-t-on à mobiliser des personnes ? Comment peut-on arriver à travailler ou interpeller les élus ? Comment penser l'économie sociale comme source de changements sociaux ou sociétaux ? Parfois, la réflexion va plus loin et montre que toutes ces expériences soulignent une sorte d'adhésion à autre chose, à d'autres références et modèles ; il n'est pas toujours simple de mettre des mots

précis, mais progressivement un sentiment d'appartenance commune peut s'installer.

« Il est difficile de traduire ce qu'est Capacitation Citoyenne : formation, auto-formation, lieu de déformation réciproque. En fait, c'est : j'accepte d'être déformé par ce que je reçois et j'essaye d'en déformer d'autres. »

Extrait de « Ce qu'apporte Capacitation Citoyenne », 2007, p.18.

Faire mouvement

Au-delà de l'idée initiale des récits, la rencontre entre les différentes initiatives ou entreprises (selon les cas) fait assez naturellement apparaître la dimension de mouvement. Celle-ci peut se développer selon plusieurs « formes ».

- Il y a la manière « classique » de faire mouvement : faire bloc, faire alliance, et du coup pouvoir faire pression, par exemple avec un plaidoyer, etc.
- Il existe aussi d'autres manières, plus attentives à la façon dont chacun, dans son quotidien, son entreprise, sur son territoire incarne la différence.

Il ne s'agit donc pas de chercher à mettre tout le monde dans le même moule ou de créer une forme d'entre-soi où chacun se ressemble et se reconnaît dans l'autre, mais plutôt d'encourager une mise en commun à partir des différences. « *On n'est pas tous pareils, mais on a des*

choses en commun. L'union ne fait pas l'uniformité. » comme l'ont souligné des participants de Capacitation Citoyenne.

A nouveau, on retrouve la force du récit qui permet, lors de ces rencontres, de se référer à ce qu'on a écrit, discuté et analysé lors de la rédaction. L'écrit devient l'opportunité de pouvoir se raconter aux autres à partir de ses spécificités, tout en participant à un mouvement plus large.

« Certains ont le sentiment, dans ces moments de rencontre, de participer à quelque chose qui dépasse leurs actions quotidiennes, voire qui les dépasse. Chacun reste différent, étrange et étranger, pourtant, une forme de compréhension réciproque s'est instaurée, mettant chaque personne rencontrée à la fois dans un rapport de sympathie et à la fois comme relais vers un autre monde.

Capacitation Citoyenne

*Pour faire société,
on est capable de tout*



[...] On a le sentiment, tout en restant soi-même, d'appartenir à un vaste corps social constitué par nos collectifs dans leurs différences, voire leurs antagonismes. »

Extrait de « Pour faire société, on est capables de tout », Capacitation Citoyenne, Couleur Livres, 2013, p.27.

Être entendus et écoutés

Il y a aussi une intention de « faire savoir publiquement » ce qu'on réalise parfois trop souvent dans l'ombre. Capacitation Citoyenne a un objectif de diffusion, de faire connaître les initiatives citoyennes. Lors d'une rencontre, les collectifs affirmaient « *Il faut sortir de l'anonymat !* » :

Ici l'enjeu est de « *permettre à tout le monde de comprendre ce que l'on fait, pour aussi influencer les choses* ». Du coup, la question est de savoir : comment aide-t-on à faire connaître ces expériences qui restent à la marge, et qui sont pourtant vecteurs de changement ? Comment faire reconnaître toutes ces expériences, leur donner une visibilité ?

Dans le prolongement des récits, ces collectifs se sont alors lancés dans l'idée de mettre en place une Karavane, qui s'est traduite à plusieurs étapes sous la forme d'une prise de parole dans l'espace public dans le cadre des « Silence, on parle ! ». Un des slogans utilisés par les collectifs était d'affirmer que « *même si on ne tient pas compte de nous, on est capables de tout.* »

La force d'une démocratie revient pourtant dans sa capacité à « faire débat », à écouter et prendre en compte l'ensemble des parties qui composent la société, et pas uniquement les élites, ceux qui décident ou ceux qu'on entend le plus. C'est uniquement de cette façon qu'on peut faire avancer la société et éviter qu'elle ne s'enferme dans des vérités immuables, des fanatismes ou des croyances obscures.



Extrait de « Silence, on parle ! Faire débat dans l'espace public », Periferia, 2014, p.1.

La nécessaire transmission de l'histoire des luttes

« Parce que les générations ne se parlent plus, parce qu'on n'apprend pas l'histoire du mouvement ouvrier et social à l'école, nous défendons la nécessité de la transmission d'une culture politique, associative, militante... entre les générations. Nous constatons une censure sur les histoires militantes, un déficit de transmission de culture politique. Combien d'entre nous osent se raconter, nommer leurs engagements, leurs émotions politiques, leurs petites et grandes résistances, les événements qui ont marqué leur vie, leur orientation professionnelle... »

Cet exercice de transmission nous semble fondamental à double titre, parce qu'il permet aux jeunes générations de comprendre pourquoi des institutions (partis, syndicats, système de santé...) ont pris la forme qu'elles ont aujourd'hui mais aussi parce qu'il permet aux anciennes générations (qui occupent par rapports aux jeunes plutôt les positions de pouvoir) de percevoir ce qui peut rebuter les plus jeunes dans des modalités traditionnelles du combat politique, syndical, militant. »



Extrait de « Récits de vies - Les cahiers du Pavé #3 », Le Pavé, 2014, p.20.

Apporter une contre-histoire au modèle dominant

Derrière l'idée du récit, il y a aussi l'intention de construire une autre histoire. SAW-B explique: « *Le système dominant produit des récits, ancrés dans une culture, notamment via le cinéma, mais il existe toute une série d'entreprises qui vont à contre-courant de ce modèle dominant. Du coup, noyées dans cette culture dominante, on ne les entend pas ou peu. L'objectif est alors d'encourager la production d'une contre-histoire en montrant d'autres expériences. Il ne s'agit pas de dire "un autre monde est possible", mais d'affirmer que "un autre monde est là".* »

La perspective d'une autre histoire amène automatiquement une remise en question des références et paradigmes sur lesquels s'appuie la vision actuelle de la société. Il ne s'agit plus de montrer comment quelques expériences arrivent à mettre quelques « rustines » ici ou là pour que la situation soit un peu plus supportable, mais il est question de changer de perspective, de redonner de nouveaux sens et valeurs à la vie collective.

Un processus de transformation

En parcourant tous ces objectifs qui apparaissent plus ou moins forts derrière le terme « faire récit », on observe combien la démarche du récit s'inscrit dans un processus de transformation à plusieurs niveaux :

- D'abord, lors de l'écriture du texte au sein du groupe, l'analyse de sa propre pratique devient rapidement une opportunité pour se remettre en question, observer que, par exemple, certains modes de fonctionnement ne s'inscrivent pas dans la ligne de ses propres objectifs, questionner des dimensions qui ne sont pas toujours visibles... Tout ce travail peut signifier pour le groupe une possibilité de se transformer lui-même. « *Par exemple, quand tu arrives dans le groupe, les gens sont étonnés qu'on vienne les trouver. Puis,*

ça fait tout un chemin qui se construit avec le groupe et là, on voit que le processus du récit fait évoluer le groupe. »

- Ensuite, lors de rencontres entre plusieurs initiatives, les récits deviennent des supports pour se raconter aux autres et donc découvrir de nouvelles pratiques. Ici, c'est la rencontre avec d'autres manières de faire qui peut interroger nos propres pratiques et nous pousser à changer des manières d'être ou de faire.
- Enfin, l'accumulation de récits et l'énergie conjointe de collectifs ou entreprises peut faciliter la volonté de faire évoluer des modes de pensée dans la société (localement ou plus largement), voire faire changer des politiques publiques, etc.

DANS LA PRATIQUE

On part avant tout d'une intuition...

Le récit est souvent à la croisée de plusieurs objectifs. Il est parfois difficile d'affirmer le pourquoi au départ, mais il se clarifie au fur et à mesure, « *on est davantage parti d'une intuition* ».

Réseau Capacitation Citoyenne

Ensemble,
une histoire
en marchant

Les pratiques de SAW-B et de Capacitation Citoyenne se sont construites au fur et à mesure, comme le montre le livret « *Ensemble, une histoire en marchant* » en racontant les premières étapes au Brésil et en France de la démarche qui s'est concrétisée par le programme Capacitation Citoyenne.

SAW-B est également parti de plusieurs sources d'inspiration, en se référant à 3 « *terreaux* » expliqués dans son étude. Pourtant quelques mois plus tard, une des personnes de l'équipe explique : « *Même si au départ je pensais faire des*

récits comme contre-histoire, en le faisant, j'ai trouvé d'autres objectifs et raisons que je ne pouvais pas soupçonner avant. Notamment, ça provoque de beaux moments dans le groupe, des moments qui sont provoqués par l'arrivée de quelqu'un d'extérieur qui pose des questions et rien que ça, ça vaut le coup ! C'est le processus qui est important. »



ET CE RÉCIT, POUR QUI L'ÉCRIT-ON ?

Les multiples objectifs possibles à une mise en récit font apparaître une diversité de perspectives qui se traduisent aussi par une diversité de personnes auxquelles s'adresser.

Les personnes qui ont construit le récit

C'est certainement d'abord pour les gens du groupe qu'on cherche à produire le récit. Capacitation Citoyenne affirme qu'il s'agit avant tout d'une prise de conscience par le groupe de ses capacités citoyennes à faire évoluer son environnement.

L'écriture a un poids considérable et le fait de se relire permet de prendre de la distance, de se requestionner, de faire du lien entre ce que les uns et les autres disent, d'être plus attentifs au collectif dont on est membre et que le récit met en exergue.

Avec ces affirmations, la construction du récit apparaît comme un processus qui concerne avant tout le groupe qui s'engage dans une réflexion, une analyse lui permettant de se présenter à d'autres, mais déjà, avant tout, à lui-même.

« L'important n'est pas que les livrets soient lus, l'important est de faire les livrets. Les écrits restent, alors que les paroles s'en vont. »

Extrait de « Ce qu'apporte Capacitation Citoyenne », 2007, p.30.

Les autres personnes de l'initiative, ou celles directement en lien

Une grande majorité des récits analysés dans cette publication ont été élaborés avec une partie des groupes et personnes qui portent chaque expérience. En général, c'est le groupe lui-même qui décide avec qui s'organisent les séances au cours desquelles sont construits les contenus du récit. Mis à part dans les collectifs de petite taille, le travail mené est réalisé avec un nombre réduit de personnes.

Le récit s'adresse alors de manière prioritaire aux autres personnes de l'initiative concernée (par exemple, l'ensemble des travailleurs d'une entreprise ou les autres membres d'une initiative, parfois moins disponibles). Ceux-ci – selon les cas – peuvent être consultés lors de la version finale du texte pour voir s'ils se retrouvent dans la rédaction, quitte à l'adapter et la compléter avec eux.

Pour des nouvelles personnes qui arrivent dans un groupe, avoir accès à un récit réalisé avant leur arrivée permet de connaître l'histoire et ses évolutions, d'identifier les modes de fonctionnement et les valeurs mises en avant dans le travail mené. Du coup, il devient un important moyen de mémoire et de transmission. Même si d'autres modes de transmission restent peut-être à inventer, outre la mise à disposition d'un récit publié (par exemple, l'utilisation du récit dans le cadre d'une formation de nouveaux travailleurs).

Une diversité de lecteurs externes

Pour SAW-B, le récit s'adresse avant tout aux personnes qui participent à son élaboration, ensuite aux autres personnes de l'expérience qui n'ont pas contribué à l'écriture. C'est seulement après que s'est posée la question du lecteur. *« Au départ les textes ont été pensés pour les personnes de l'entreprise et leurs proches. Maintenant, avec les nouveaux groupes citoyens, il y a moins la dimension interne et on retravaille plus la forme. »* Parfois, il y a deux temps : le premier concerne le groupe

d'une entreprise ou d'un collectif citoyen (qui est en même temps le producteur et récepteur du récit) ; le deuxième temps concerne le public extérieur intéressé par le récit qui, dans ce cas, peut éventuellement être remis en forme avec le groupe.

L'intention des livrets Capacitation Citoyenne a toujours été de faire connaître des expériences et donc de pouvoir s'adresser aussi aux personnes qui ne connaissent pas nécessairement la thématique ou l'action menée.

Parmi les « autres lecteurs », on peut en distinguer plusieurs :

- **Les lecteurs qui s'intéressent à l'expérience et qui font la démarche de venir chercher le récit.**

Il peut s'agir d'autres groupes qui se reconnaissent dans la thématique ou le mode de faire, ou encore qui sont sur le même territoire. Parfois ce sont des professionnels en quête de nouvelles expériences ou des chercheurs qui mènent des analyses ou des études, qu'elles soient sectorielles, sociologiques...

De manière générale, c'est un ensemble de personnes pour lesquelles l'expérience est plus familière, plus accessible.

- **Les lecteurs avec une position institutionnelle particulière, comme des financeurs ou décideurs et qui ont un regard particulier sur l'expérience.**

Ici, l'enjeu est d'arriver à leur transmettre une autre forme de retour que les habituels rapports d'activités où il faut répondre à des questions précises. Le récit peut devenir un outil stratégique pour transmettre des résultats sous une forme plus sensible, poser des affirmations de manière plus directe et exprimer des doutes et questionnements du groupe.

- **Les lecteurs qui ne sont pas du tout au courant et qui découvrent l'expérience.**

C'est la personne qui, par exemple, ne sait pas que des entreprises produisent et s'organisent différemment dans le cadre de l'économie sociale, ou qui n'imagine pas que des groupes de sans abri se constituent pour améliorer leur quotidien et réfléchir à la vie dans la ville... Dans ce cas, on s'adresse à un public beaucoup plus large et l'enjeu de l'accessibilité du texte et de sa communication peut influencer la manière de penser le récit, que ce soit dans le langage utilisé, dans la manière de le présenter et de le diffuser.

Cette diversité de lecteurs potentiels montre l'importance d'y réfléchir. D'autant que cela exige d'utiliser un langage et une forme adaptés aux personnes à qui l'on souhaite s'adresser. Dans le cas d'un large public, il faut alors se poser la question de voir si toute la réflexion du collectif est publiable ou s'il faut éviter de transmettre des éléments qui pourraient être utilisés contre le collectif ou l'entreprise. Au sein de Capacitation Citoyenne où la finalité est de diffuser les livrets, on veille, tout en s'exposant, à ne pas se mettre en danger, quitte à enlever des passages qui pourraient poser souci.

L'enjeu d'être entendu

Une chose est de réfléchir aux lecteurs potentiels. Autre chose est de se donner les moyens d'être lus et entendus.

Même si l'on observe que toutes les démarches de récit ne cherchent pas à être largement diffusées et privilégient d'abord un travail interne du groupe, il n'en reste pas moins que l'intention d'être davantage visible, de faire connaître les initiatives citoyennes, d'arriver à influencer l'opinion publique et/ou les pouvoirs publics, voire de construire une contre-histoire exige des formes de diffusion.

Un collectif citoyen avec lequel SAW-B développe un récit a, dans un premier temps, perçu la proposition comme une opportunité d'avoir un « super outil de communication ». Pourtant, il y a autre chose en plus : « *c'est d'abord pour le groupe, pour les personnes autour, puis*

peut-être pour le lecteur extérieur... ». Tout cela a une implication sur ce qu'on écrit et la manière de le transmettre pour que ce ne soit pas uniquement la compilation de ce qu'on s'est dit. Il y a donc besoin de décider ensemble ce qu'on a envie de partager à l'extérieur et pour quoi.

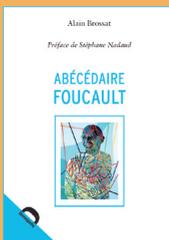
Finalement, le contrat qu'on se fait en commençant une démarche de récit, c'est d'accepter de se laisser porter par la discussion et les échanges. Il ne faut pas qu'au cours des échanges dans le groupe, on ne réfléchisse qu'en fonction de ce qui va être publié.

Le récit, une manière de toucher d'autres personnes et publics

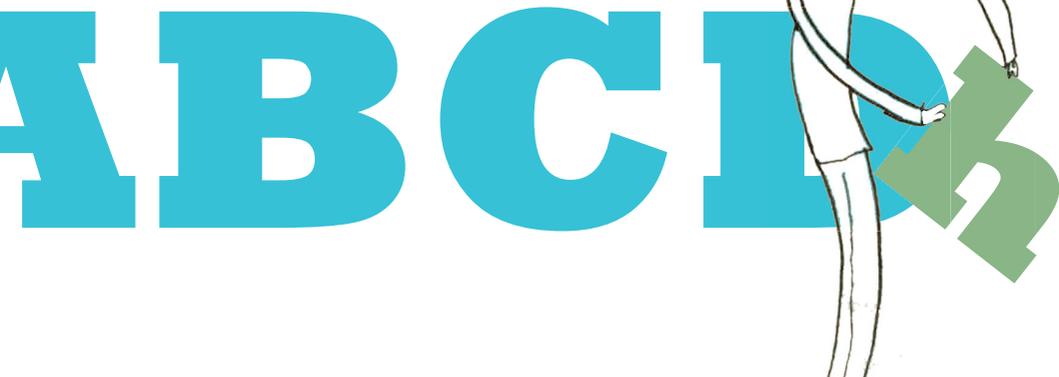
Par sa forme et sa manière de transmettre des pratiques, le récit permet d'approcher d'autres personnes. Loin d'une présentation institutionnelle et en mettant des mots sur des manières d'être et de faire, les récits racontent des expériences qui - de cette façon - deviennent accessibles à des personnes et acteurs qui ne font pas toujours partie du «public habituel» d'une association ou organisation.

Force est de constater que de nombreuses associations communiquent avec «leur» public, au risque parfois de ne plus trop savoir comment toucher d'autres personnes. Le récit - à la différence d'une analyse conceptuelle ou complexe - s'adresse à tous, y compris à ceux qu'on n'imaginait pas atteindre. Cette force du récit en fait un outil d'éducation populaire au service d'une culture de transmission entre citoyens.

« C'est qu'en effet tout se passe comme si nous, gens ordinaires, avons perdu cette capacité, qui est aussi un pouvoir, de raconter des histoires qui comptent, lesquelles, non seulement, trouvent une « écoute », se communiquent, mais, surtout, soient susceptibles d'être prises en compte et, à ce titre, de produire des effets de déplacement dans l'ordre des choses et des conduites ».



Alain Brossat, Abécédaire Foucault, Demopolis, 2014, p. 251.



COMMENT S'Y PRENDRE DANS LA PRATIQUE ?

Cette partie ne cherche pas à transmettre une méthode ou à prôner une seule manière de faire. Les chapitres précédents ont mis en avant que faire récit peut être envisagé avec plusieurs finalités et destiné à des publics différents.

Tout cela montre qu'il est nécessaire de plutôt se poser les bonnes questions et se construire sa propre démarche de travail, plutôt que de reproduire des outils développés par d'autres. Bien sûr c'est utile et important de s'inspirer des démarches des autres, mais toujours avec l'œil critique du questionnement pour rester vigilant sur ses propres objectifs.

Nous proposons ici plusieurs questions pour contribuer à définir la manière de faire :

1. **Qui est à l'initiative du récit ?**
2. **Qui participe à l'élaboration du récit ?**
3. **La présence d'un animateur extérieur est-elle nécessaire ?**
4. **Faut-il une grille de questions prédéfinies ?**
5. **Comment envisager la rédaction et les relectures ?**
6. **Au-delà de l'élaboration du texte, quel rôle pour le groupe ?**
7. **Que faire quand le langage écrit n'est pas maîtrisé par tous ?**

1

QUI EST À L'INITIATIVE DU RÉCIT ?

Une question souvent posée est de savoir d'où viennent les groupes ? Avec le sous-entendu de savoir comment les groupes viennent nous trouver pour solliciter qu'on les aide à faire un récit.

La réalité est un peu différente puisque, comme expliqué en début de publication, il arrive souvent que des récits se construisent à partir d'une impulsion de l'extérieur. Du coup, ce sont des équipes comme Periferia, «arpenteurs», SAW-B... qui vont proposer de faire un récit à un collectif, une entreprise, une organisation.

Dans le cadre de Capacitation Citoyenne, puisque la démarche existe depuis plus longtemps, il est arrivé que de nouveaux groupes soient venus demander de faire un livret parce qu'ils en avaient entendu parler par d'autres, mais cela reste une minorité.



La réponse à la question de qui est à l'initiative oscille entre un repérage de l'extérieur ou une demande du groupe lui-même. Ce qui fait écho à la perception largement répandue que les collectifs et initiatives citoyennes ne se projettent pas facilement dans l'idée de se raconter : ils sont davantage dans le « faire » que dans le « faire savoir », ce qui se comprend aisément.

2

QUI PARTICIPE À L'ÉLABORATION DU RÉCIT ?

Dans les deux démarches analysées, le choix des personnes qui participent à l'élaboration du récit est laissé entre les mains du groupe, une fois que celui-ci a marqué son accord pour la démarche.

Par exemple, une entreprise ayant une finalité d'insertion socio-professionnelle a fait le choix de proposer la démarche aux moniteurs qui encadrent les stagiaires, sans que ces derniers ne soient présents.

Avec un collectif citoyen, les participants ont tout de suite posé la question de savoir s'ils étaient légitimes pour raconter l'histoire de leur collectif, s'il ne faudrait pas ouvrir certaines séances à d'autres personnes, voire même inviter un « opposant » ou en tout cas quelqu'un qui ne pense pas nécessairement comme le groupe.

Pour l'écriture des livrets Capacitation Citoyenne, on incite à ce que le groupe réunisse différents points de vue. L'idée n'étant pas de chercher à construire une réflexion unique, mais d'encourager le croisement des personnes et opinions qui constituent le groupe et son identité.

On voit bien que, selon la manière de constituer le groupe, on peut encourager une vision ou une autre parmi les participants. Par exemple en n'intégrant pas les bénévoles dans une expérience où il y a des salariés, on affirme un type de réflexion. Très vite, c'est aussi la question de « qui est dedans ? » et « qui est dehors ? ». Mais tout le monde n'a peut-être pas envie non plus de participer à l'élaboration d'un récit et il est important que cela reste une démarche libre et volontaire.

Il est aussi possible de construire une méthode qui débute la démarche avec un groupe restreint, puis l'ouvre à d'autres, ou inversement. A priori, toutes les compositions sont envisageables à partir du moment où on est clair sur la finalité du récit : si l'on cherche plutôt une prise de conscience et réflexion en interne, il n'est sans doute pas nécessaire

d'aller chercher des personnes extérieures. Si l'objectif est de rendre visible une action pour le grand public, le point de vue de personnes plus éloignées de l'initiative aidera le groupe à mieux transmettre ce qu'il veut mettre en avant, etc.

Enfin, certaines organisations s'appuient sur une structure hiérarchique avec une direction ou des responsables à la communication, ce qui peut nécessiter une séquence méthodologique particulière au cas où la direction ne fait pas partie du groupe qui élabore le récit.



En conclusion, la composition du groupe qui construit le récit est un choix du collectif qui porte l'expérience, même si l'animateur extérieur peut questionner ou guider ce choix. Les éléments à prendre en compte sont :

- 1. l'objectif d'un travail plus interne ou davantage tourné vers l'extérieur ;*
- 2. la volonté ou non de créer du débat à partir de points de vues et de rôles divers ;*
- 3. la possibilité d'élargir le groupe à un moment de l'élaboration du récit.*

3

LA PRÉSENCE D'UN ANIMATEUR EXTÉRIEUR EST-ELLE NÉCESSAIRE ?

Les expériences analysées ont été développées avec un animateur extérieur : Periferia et/ou « arpenteurs » dans le cadre de Capacitation Citoyenne ; SAW-B pour les récits d'économie sociale.

Mis à part quelques cas spécifiques, il y a souvent deux animateurs afin de croiser des regards. Par exemple, le programme Capacitation Citoyenne étant développé en France et Belgique, l'équipe d'animation a tenté de regrouper un(e) Belge et un(e) Français(e) afin d'encourager des visions complémentaires. De même le duo Inter-Mondes et SAW-B apporte des regards croisés. Et s'il ne s'agit pas de personnes de deux structures différentes, ce sont alors deux personnes de la même équipe qui assurent le rôle d'animation.

Dans les expériences analysées, il s'agit d'un choix d'élaborer les récits avec l'aide d'une animation extérieure. Souvent c'est parce qu'on s'adresse à des groupes peu habitués à communiquer vers l'extérieur et disposant de peu de temps et ressources pour assurer la production du récit. Parfois, il s'agit aussi de transmettre au groupe l'intérêt de se raconter à d'autres. Si l'on peut souligner les apports d'animateurs extérieurs (regard extérieur, rôle de l'écrivain public...), il ne s'agit pas d'une règle pour faire récit. Il existe de nombreux récits rédigés - en partie ou intégralement - par le groupe lui-même sans appui extérieur.

Sans la poser comme une condition, la présence d'une animation extérieure contribue au récit en posant des questions qui obligent le groupe à mieux expliciter son expérience, en amenant un regard naïf, en pointant des « zones d'ombre », voire des divergences de points de vue. L'appui extérieur est important s'il s'agit d'un groupe moins structuré. Quand cela est possible, un duo d'animation permet d'enrichir la démarche par un double regard extérieur et une animation plus multiforme.



4

FAUT-IL UNE GRILLE DE QUESTIONS PRÉDÉFINIES ?

A nouveau, il n'y a pas de position unique sur cette question, c'est pourquoi nous présentons plusieurs manières de faire.

Dans le cadre du programme Capacitation Citoyenne, les questions ci-dessous se sont construites au fil du temps puisque la démarche a commencé en 1999. Elles sont abordées au cours des 3-4 séances menées avec le groupe. Il ne s'agit pas d'une séquence à suivre chronologiquement, mais de l'ensemble des points abordés avec chaque groupe, même si parfois certains ne semblent pas directement adaptés :

- **Cadrage de l'expérience**
Date de début, objectifs, types d'activités, lieu, évolution dans le temps...
- **Publics**
Types de publics participants, alternance, représentation, ouverture, mobilisation...
- **Sujets abordés**
Thèmes et questions traitées, possibilité d'élargir/ouvrir...
- **Projet**
Elaboration de projet, volonté de mettre en œuvre des projets, ancrage sur la réalité...
- **Réseaux**
Liens avec l'extérieur, place par rapport aux autres acteurs du territoire, participation avec d'autres groupes/acteurs, activités communes...
- **Décision**
Est-ce un espace de décision, qui et comment se prennent les décisions...
- **Règles de fonctionnement**
Mode de fonctionnement interne, qui décide les règles, sont-elles connues, statuts...
- **Animation**
Qui assume le rôle d'animateur, chaîne d'animation, définition des fonctions et des rôles...

- **Influence sur l'action publique**

Liens avec des actions publiques, potentiel d'influence à court/moyen terme...

- **Echelles de territoire**

Echelle de travail, information/échange/effet sur d'autres échelles...

- **Transformation des participants**

Apprentissage du dialogue, transformation de la réalité quotidienne des participants, changements et nouvelles capacités chez les participants...

Avec les entreprises d'économie sociale et les groupes citoyens, SAW-B précise que la méthode est bricolée à chaque fois et qu'elle a fortement évolué d'un récit à l'autre. *« N'ayant pas de grille de questions construite à l'avance, on se laisse beaucoup influencer par ce qui sort à la première, puis la deuxième séance... et donc par la manière dont l'entreprise se définit et se raconte. On joue le regard extérieur, mais on se laisse guider par eux, et donc c'est le propre reflet de leur manière de se vivre. »*

Néanmoins, l'équipe observe que les récits peuvent être vus comme des révélateurs, car :

- ils illustrent le rapport au temps, en questionnant le quotidien et en assemblant passé, présent et futur ;
- ils articulent individuel et collectif, ils permettent de reconstituer le collectif ;
- ils révèlent les tensions ;
- ils dévoilent a posteriori la mise en oeuvre des expérimentations qui ont tenu dans le temps ;
- ils soulignent le rapport à l'environnement ;
- ils énoncent la co-construction du sens, les questions que pose la poursuite de la finalité sociale ;
- ils permettent l'expression critique.

éditions du commun

« La transmission d'histoires et d'expériences peut être riche si elle se pense dans la multiplicité, elle peut tout autant provoquer une uniformisation, suivant la provenance des sources (d'en bas/d'en haut) et la manière dont celles-ci sont ou non récupérées (tout comme nos imaginaires). C'est cela même que Pascal Nicolas-Le Strat, désigne par une "montée en expériences ; faire en sorte de rester dans la multitude."

C'est en se (ré)appropriant la circulation de récits au niveau micro, en (re)développant notre puissance d'agir qui passe par notre imaginaire, notre capacité à subvertir et créer, que cette multitude du micro pourra se transformer en un niveau macro fait d'un maillage serré de récits sans cesse créés, transmis, modifiés, diffusés etc. Cette "montée en latéralité" du micro (par le bas) contribuera à éviter les écueils du contrôle et du "formatage homogénéisateur" de la (perte de) mémoire. »



Extrait de «Comme un manifeste» Benjamin Roux - Novembre 2015 (document disponible sur le site des Editions du Commun (www.editionsducommun.org))

D'autres manières de faire

Avec des entreprises, partir de l'histoire et de la géographie : l'histoire institutionnelle, l'histoire contextuelle (mettre en rapport les 30 ans de l'entreprise avec le contexte), puis la place de l'individu dans cette histoire (quand est-il arrivé dans l'histoire ? qu'est ce qui l'a marqué ?).

- **Revisiter son entreprise géographiquement :** imaginer une visite guidée de l'entreprise ; par exemple chaque séance se termine par la visite d'un lieu où on fait quelque chose de particulier.
- **Se projeter vers le futur, par exemple, sous la forme d'un atelier où on écrit, de manière individuelle et collective:** cela permet de sortir du travail de descriptif (qui pourrait s'apparenter un peu au sociologue qui décrit ce qui se passe) pour arriver à quelque chose de plus intime, qui vienne davantage des personnes en intégrant des parties écrites par les personnes elles-mêmes.

Cette diversité de modes de faire reflète les objectifs spécifiques de chacune des démarches. Elle souligne aussi la nécessité de ne pas s'enfermer dans une série de questions figées, mais de chercher avant tout à aborder des dimensions centrales et à permettre l'expression autour de différents enjeux en lien avec le groupe, son fonctionnement et sa relation au contexte.

Il n'existe pas une méthode, mais des chemins tracés par chaque récit en fonction des envies et besoins des collectifs.



La carte-récit

« 4 cartes-récits racontent les pratiques accompagnées entre juin 2013 et janvier 2015. Chacune a été réalisée avec plusieurs personnes impliquées dans le collectif. L'objectif : repérer et montrer les liens qui rendent possible, renforcent et/ou entravent l'agir collectif. Pour réaliser la carte, nous n'avons pas appliqué une méthodologie toute faite mais avons expérimenté et élaboré ensemble une manière de documenter le processus collectif. La version finalisée et mise au net des cartes est l'aboutissement de plusieurs tentatives, par essais-erreurs. La méthodologie a également été élaborée et/ou éprouvée avec d'autres groupes : l'atelier de recherche-action lui-même, le réseau santé précarité du Méridien, le comité des femmes, Fabrik, papa douala, journal intime de quartier, alfameters, vrijetijd klub d'Alost... Le mode d'emploi des cartes-récits (présenté au chapitre consacré aux pistes politiques concrètes) porte l'empreinte de toutes ces expérimentations.

La méthode des cartes-récits est une méthode simple, adaptable et financièrement peu coûteuse pour rendre visible les liens de complémentarité qui se tissent dans une pratique collective, rendre compte du chemin parcouru et imaginer les étapes à venir. La carte est la trace partielle d'une réflexion collective. Elle ne se passe pas de commentaire (oral, écrit, vidéo, audio...) ! La carte n'est jamais définitive : chaque pratique collective rassemble des éléments et des acteurs hétérogènes et ce travail de composition ne s'arrête jamais.

Sur la carte, on voit : les acteurs et éléments qui comptent ; les relations entre ces acteurs et éléments (à sens unique ou à double sens) ; des questionnements et des analyses ; les étapes marquantes du processus.

Chaque élément est caractérisé par des pictogrammes. En choisissant les pictogrammes, et en leur attribuant une signification, le

5

COMMENT ENVISAGER LA RÉDACTION ET LES RELECTURES ?

La plus grande partie des textes est rédigée par les animateurs extérieurs, même si certaines parties peuvent être écrites par les participants (comme par exemple dans le cadre d'un atelier d'écriture). D'une certaine manière, les animateurs assument le rôle d' « écrivain public » en s'appuyant sur les paroles de participants : dans de nombreux livrets, cela se traduit par des textes construits à partir de phrases de participants, donnant ainsi une place centrale à l'expression des membres du groupe ou de l'entreprise.

En termes de manière de faire, les pratiques montrent plusieurs chemins :

- **Capacitation Citoyenne** propose une séquence de 4-5 séances de travail avec le groupe au cours desquelles on aborde les différentes questions (présentées aux pages précédentes). Après chaque séance les animateurs rédigent un texte qui reflète les avis échangés et l'envoie au groupe avant la séance suivante. Lors de la rencontre suivante, on commence par réagir au texte envoyé et l'adapter au besoin, avant de poursuivre la réflexion. C'est donc par une construction progressive que se structure le texte définitif qui sera ensuite largement relu une fois l'ensemble des éléments abordés.
- **SAW-B** rédige un compte-rendu de chaque séance comme trace d'un travail à vocation plutôt interne au groupe. Ensuite, si le groupe décide de faire un document à diffuser à l'extérieur, c'est un nouveau texte qui est rédigé par les animateurs en s'appuyant sur les comptes rendus de chaque séance, puis en révisant l'ensemble avec le groupe.

Dans tous les cas, le texte qui est publié – et donc accessible à d'autres personnes que le groupe – est intégralement revu par le groupe. Capacitation Citoyenne a l'habitude de dire que le groupe a droit de veto sur ce qui est publié car, d'une manière ou d'une autre, c'est lui qui

s'expose et c'est donc lui aussi qui sait ce qu'il veut et peut dire publiquement.

On touche ici une question sensible qui est celle de l'interprétation qui peut être faite par celui qui écrit. C'est pour éviter ce travers que le récit se construit de manière progressive et que le groupe peut réviser le texte à chaque étape et demander de corriger le ton, de modifier des formulations, voire de supprimer des parties. Par ailleurs, c'est aussi une question d'attitude de l'animateur / écrivain public qui doit accepter de remettre en question son texte et parfois même ses perceptions.

Lors des échanges avec le groupe, les points de vue exprimés ne vont pas toujours dans le même sens. Du coup se pose la question du « comment amener des réponses qui ne soient pas uniformes ? » et « quelle place pour différentes positions ? ». S'il s'agit bien de transmettre une réflexion du collectif sur son action, il est normal de pouvoir aussi souligner des visions différentes, et même parfois des divergences. Dans ce cas, le texte ne cherche pas à prendre une position, mais à faire état de différents points de vue.

Au cours de l'élaboration du récit, l'attitude de celui qui rédige et celle du groupe constituent l'essence-même de la démarche. Il s'agit en même temps de transmettre clairement l'objet ou l'action du groupe, tout en faisant émerger le débat autour des options prises et des doutes existants, ce qui implique de ne pas chercher à lisser les différents points de vue. On soulignera l'importance d'une harmonie à construire entre le groupe et celui qui rédige en se mettant au service du groupe, tout en le questionnant.



AU-DELÀ DE L'ÉLABORATION DU TEXTE, QUEL RÔLE POUR LE GROUPE ?

S'agissant de démarches construites à partir et avec le groupe, il nous semble essentiel d'associer également les participants aux choix de la manière de mettre en valeur le texte, de le communiquer vers l'extérieur, de le mettre en débat... De manière pratique, cela se traduit par :

- **Les choix concernant la mise en page, le format, le choix des photos...**
Les photos ont une place importante dans les livrets Capacitation Citoyenne, même si certaines doivent être écartées par manque de qualité. Le travail sur les légendes permet d'apporter des éléments que le texte ne transmet pas toujours ou pas de la même manière.
- **La révision de la maquette**
Une fois le texte bouclé, on prévoit généralement une séance dédiée à la discussion de la maquette avant impression/diffusion. C'est l'occasion de repérer les dernières coquilles, de modifier l'ordre des photos, d'avoir une vue d'ensemble...
- **Les options pour la diffusion**
Il s'agit de définir ensemble la manière d'annoncer la sortie du récit (envoi d'un courrier, conférence de presse, lancement festif, présentation à des pouvoirs publics ou lors d'un événement...), mais aussi de choisir comment le diffuser et à qui, etc.



Toutes les étapes de la production du récit doivent être faites avec le groupe. Il s'agit de son récit et pas du texte d'un tiers. Tout ce qui peut apparaître comme secondaire par rapport au texte a aussi son importance sur la manière de transmettre l'expérience du groupe.

7

QUE FAIRE QUAND LE LANGAGE ÉCRIT N'EST PAS MAÎTRISÉ PAR TOUS ?

On nous fait souvent remarquer que le langage écrit est presque dépassé ou que, dans certains contextes, il n'est pas d'accès facile pour tous. Nous en sommes bien conscients, mais ce sont les premiers récits et les réactions des collectifs qui nous ont poussés à poursuivre l'écriture car les groupes lui reconnaissent un sens profond.

Un premier point est de veiller, lors de la rédaction, à la facilité de lecture : il ne s'agit certainement pas de simplifier le langage, mais en tout cas d'éviter les termes complexes, ou alors de les expliquer. De manière très concrète, on a souvent constaté que les notes de bas de page n'aident pas à une lecture continue et qu'il est préférable d'inclure les explications dans le texte, voire entre parenthèses.

Parfois, des membres de groupes ne sont pas habitués à lire. Ceux-ci développent alors des manières de contourner cette difficulté, notamment, par des séances de lecture collective au cours desquelles le groupe analyse le texte produit à voix haute pour que chacun puisse y apporter ses remarques et commentaires.

Ou alors par le biais d'une vidéo qui accompagne le récit et présente quelques aspects de l'initiative.



Le collectif « Autour d'une table... » de Grenoble a produit un coffret réunissant le livret rédigé collectivement, ainsi qu'une vidéo montrant la dynamique, car bon nombre des participants viennent de différents pays et ne sont pas toujours à l'aise avec le français écrit. Chaque composant du coffret apporte des éléments de réflexion et les transmet à sa façon

LE RÉCIT, UNE DÉMARCHE POLITIQUE

« Un récit, c'est un anti site-web d'une institution, c'est une anti-plaquette où on se présenterait en expliquant qu'on est les meilleurs. »

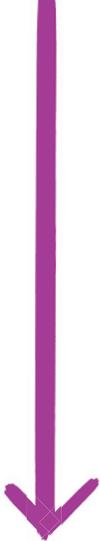
Cette phrase proposée au cours de nos échanges entre Periferia et SAW-B montre de manière provocatrice l'intention des récits : il ne s'agit pas d'énoncer, de transmettre des recettes et outils, mais de questionner nos pratiques.

En élaborant un texte comme ceux des pratiques analysées, **il s'agit de « faire politique »**. D'abord en interne, puisqu'en réinterrogeant les pratiques, on se met dans une position où il devient possible de faire différemment, que ce soit au niveau des relations entre les personnes, des modes de faire, voire parfois dans la manière d'aborder les questions et situations que l'on cherche à faire évoluer. Ensuite, c'est faire politique de manière plus générale dans la mesure où des citoyens racontent leur action collective – avec ses forces, doutes et faiblesses – pour faire changer quelque chose dans la société, à petite et/ou grande échelle. Chacune des expériences présentées dans les récits trace un chemin vers de la transformation sociale.

Pour cela, il ne s'agit pas d'avoir simplement envie de faire un récit... Encore faut-il **se poser la question de son sens**. Cette publication en propose plusieurs, un premier pouvant en amener un second et ainsi de suite. Nous ne prétendons pas les avoir tous abordés, mais espérons avoir incité à la curiosité de toujours interroger la question du pourquoi, non seulement au sein de l'équipe d'animation, mais aussi avec le groupe. Ce questionnement aidera aussi à définir la manière de construire le récit pour qu'il soit le plus en phase avec les souhaits du groupe et objectifs visés.

C'est de cette façon que chaque récit devient un **outil de transmission et d'inspiration** pour d'autres (proches ou lointains)... avec un potentiel pédagogique souvent beaucoup plus puissant que tout manuel méthodologique. Dans l'esprit transmis par cette publication, faire récit constitue une démarche d'éducation populaire: d'abord, pour le collectif qui l'élabore dans la mesure où il interroge sa pratique et la resitue par rapport à des enjeux de société ; ensuite, pour les lecteurs qui, guidés par le récit, découvrent une manière - généralement différente de la leur - d'aborder une problématique et d'y apporter une réponse. Par cet aller-retour entre pratique et questionnement, le récit se met au service d'une analyse critique de la société, basée sur la pratique citoyenne.

Enfin, chaque récit est différent, non seulement par son contexte, son contenu, mais aussi par son mode de construction. Il est le fruit des personnalités du groupe et des animateurs / écrivains publics qui tentent – parfois par tâtonnements – d'allier le sens à la forme. La **créativité** est de mise pour permettre que chaque récit constitue un nouveau morceau d'Histoire.



Remerciements

Le texte de cette publication a été construit à partir de nombreux échanges.

Au cours des derniers mois, avec l'équipe SAW-B qui s'est lancée dans l'élaboration des récits avec des entreprises et collectifs d'économie sociale.

Depuis une quinzaine d'années, avec les collectifs impliqués dans le programme Capacitation Citoyenne, et plus particulièrement avec l'équipe «arpenteurs» avec laquelle nous animons la démarche.

Mais aussi, avec Benjamin Roux qui mène un travail sur la place du récit au sein des collectifs et a croisé la route de Periferia. Il poursuit son travail aujourd'hui avec les Editions du Commun (www.editionsducommun.org)

Et enfin avec Amélie Daems qui a mené l'étude-action «Agrandir les marges de manoeuvre» pour l'association Flora vzw.

MERCI à tous.



Periferia aisbl

Depuis sa création en 1998 à partir d'expériences menées au Brésil, l'association Periferia porte le projet d'une démocratie participative, en veillant à promouvoir la diversité des capacités de chaque acteur et à rééquilibrer les pouvoirs d'influence des différents acteurs sur/dans les espaces de prise de décisions.

Pour ce faire, Periferia met en place et anime des espaces publics de débat, c'est-à-dire des ateliers et des rencontres multi-acteurs, qui visent à construire collectivement des projets, des actions, des démarches, toujours en lien avec la vie en société et les modes d'organisation collectifs. De cette manière, l'association cherche à influencer les décisions en intégrant divers points de vue et en veillant plus particulièrement aux acteurs généralement oubliés.

Elle agit également à travers des accompagnements et appuis méthodologiques de structures diverses (associations, collectifs, institutions et administrations publiques), des formations et la production de publications à vocation pédagogique dans le cadre du décret de l'Éducation Permanente.

**Retrouvez et téléchargez gratuitement
cette publication ainsi que toutes les autres
sur www.periferia.be**



Une publication de Periferia dans le cadre de l'Éducation permanente